emportement : " Si vous aviez à les subir, vous n'en parleriez pas si à la légère, " mais il ne voulut pas s'expliquer plus longuement. La semaine suivante il quitta l'atelier sans en donner la raison à son père. Son patron fut étonné et peiné de son départ, car c'était un excellent ouvrier ; il déclara paraît-il qu'Edwards n'était nullement tourmenté à l'atelier.

C'est à peu près vers cette époque que Madame E., inquiète du changement survenu dans le caractère de son fils, pria le Dr M. d'examiner son état mental. Le docteur rencontra D. E., mais il ne put rien en tirer : il se montra réticent, soupçonneux, défiant. Le docteur pria Madame E., de s'informer si les plaintes de son fils étaient fondées. Il ne put dans la suite rencontrer E. ; celui-ci se dérobaît chaque fois qu'il visitait la maison.

Revenu chez lui, D. E. s'en alla chez son beau-frère, mais il le quitta bientôt, se plaignant qu'on s'occupait trop de lui et qu'on y tenait trop de discours. Il se retira successivement chez différentes personnes et les quitta à tour de rôle pour les mêmes raisons. Il voyait de la malveillance partout.

En 1891 il ouvrit, à Montréal, un atelier de graveur, dans lequel il travaillait et habitait à la fois. Il ne tarda pas à attirer l'attention du concierge par l'absurdité de sa conduite. Il se montre sombre et abattu, et n'adressant jamais la parole à personne, si ce n'est pour exprimer de vagues appréhensions et des craintes qu'on ne vint forcer l'entrée de son atelier. Il s'enferme dans son atelier, passe des jours entiers dans l'accablement le plus complet, immobile dans une chaise, les yeux fixés au plancher. Il ne se nourrit que de lait et de pâtisseries qu'il achète, lui-même, le soir. Il lui arrive de passer plusieurs jours sans manger. Au bout de quelques semaines, il loue une deuxième chambre et y transporte son lit pour coucher. Il donne pour raison qu'il craint d'être attaqué dans son atelier.

Il fut visité à cette époque par un médecin qui ne put rien en tirer, et le trouva abattu et réticent.

Au bout de 5 ou 6 mois de séjour dans cet atelier, son père vint le chercher, mais il fallut employer la violence pour le faire sortir et transporter ses outils au magasin de son père.

D. E. fut laissé libre d'agir à sa guise ; il se mit à parcourir la ville, prenant des noms au hasard et gravant des cartes pour des personnes qui ne lui en avaient pas demandées. Il ne souffrait pas la contradiction et s'irritait à la moindre contrariété. Son père essaya alors de l'employer aux livres, mais il dut y renoncer, car il remarqua que son fils, qui avait reçu une excellente instruction commerciale, faisait des erreurs de calcul, se trompait dans ses additions, etc. Depuis cette époque, 1891, la conduite de D. E. a été caractérisée par l'inconséquence et l'absurdité de ses actes, dont la narration ne serait qu'une banale répétition. Il perce le toit de la maison pour avoir plus de lumière dans sa chambre, enlève la porte de sa chambre, abat les arbres fruitiers du verger, scie les montures de son lit, découd ses habits et essaie ensuite de les recoudre ; quelque fois il erre toute la nuit dans la maison et dort le jour, etc.

Pendant tout ce temps, il reste sombre et taciturne, mais parfois, s'il est contrarié, il s'excite, devient violent et brise les meubles.